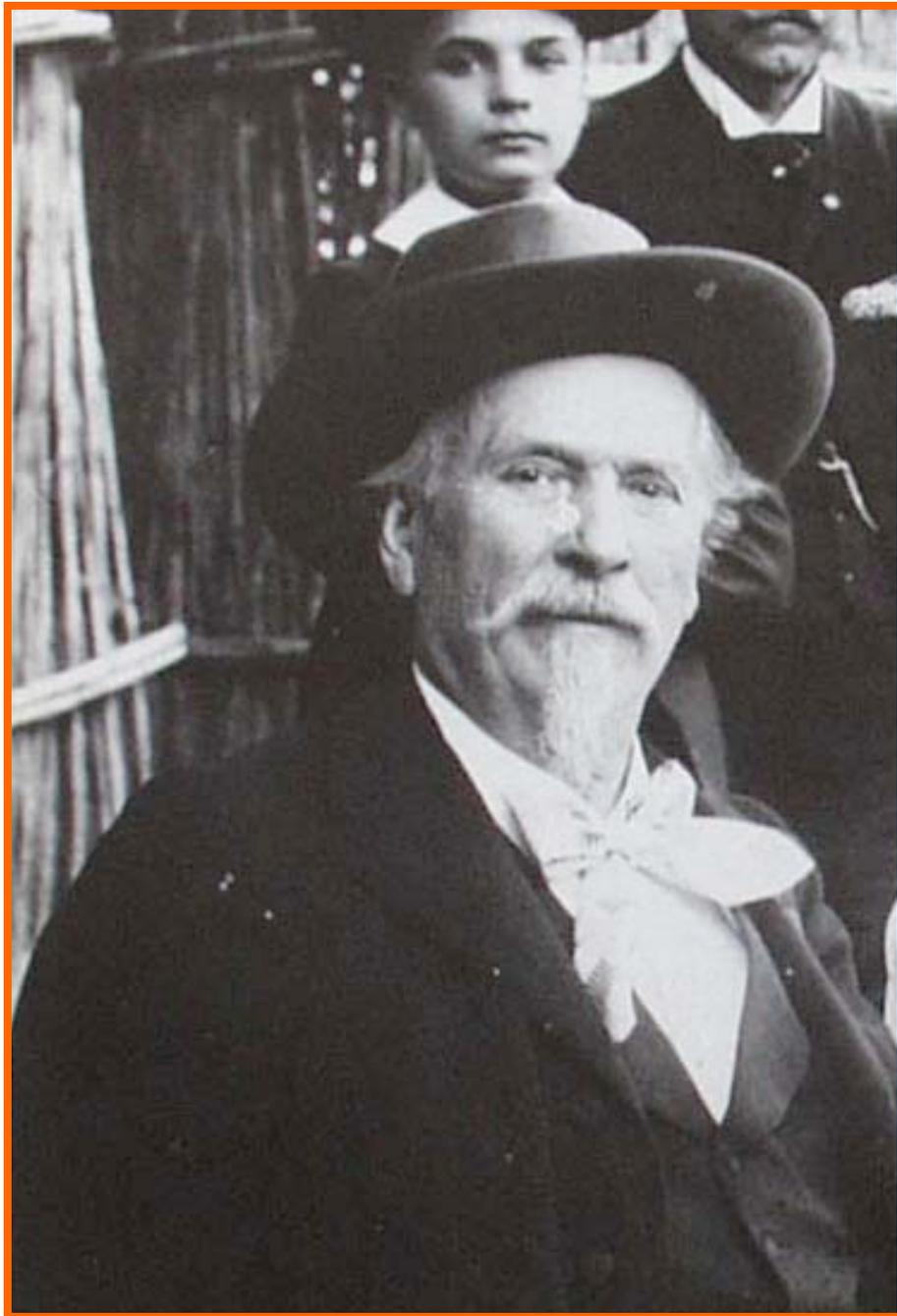


**Quàuquis article à prepaus  
de Frederi Mistral**

**(1) 1844 à 1892**



**Recampa pèr Tricìo DUPUY**

# 1844 - Diplôme Honoris Causa

## Diplôme de Docteur Honoris Causa de l'Université de Halle

La Direction des Archives de Martin-Luther Universität Halle-Wittenberg a bien voulu répondre à notre demande de renseignements concernant l'attribution du titre de Docteur Honoris Causa à F. Mistral, en nous adressant, avec une lettre explicative, les extraits de la publication de Karl Voretzsch: *Das romanische Seminar der vereinigten Friedrichs-Universität Halle-Wittenberg, in ersten Halbjahrhundert seines Bestehens, Halle (Saale) 1926*. Au-dessous du titre, on lit deux vers de Mistral, tirés de la Cansoun dis àvi (Lis Oulivado):

*Ounour à nòstis àvi  
Tant sàvi, tant sàvi !*

Mistral

Nous donnons ici la traduction française de ces pages:

Parmi les docteurs Honoris Causa que la Faculté de Philosophie a nommé depuis sa fondation, deux d'entre eux peuvent être considérés comme représentant la philologie romane: Frederi Mistral, de Maillane, fondateur du Félibrige provençal, poète de *Mirèio*, promu en 1884 au grade du docteur *philosophiae causa* qui, par son *Tresor dóu Felibrige* a directement mérité de la philologie, ainsi que August Bertuch de Cronberg, en Taunus, traducteur des chefs-d'œuvre de Mistral qui a reçu en 1920, la distinction de docteur de philosophie. Les deux reposent aujourd'hui en paix.

Q. D. B. V.

Auspiciis sapientissimis felicissimisque  
augustissimi et potentissimi principis ac domini  
domini

GUILELMI

Germanorum Imperatoris  
Borussorum Regis  
Patris Patriae  
regis et domini nos tri longe clementis simi  
Academiae Fridericianae Halensis cum Vite  
bergensi consociatae  
Rectore magnifico  
viro illustri

ALFREDO BORETIUS

juris doctore et professore publico ordinario  
aquilae rubrae equite  
ex decreto amplissimi philosophorum ordinis  
promotor legitime constitutus

RICHARDUS GOSCHE

licentiatus theologiae philosophiae doctor artium  
liberalium magister linguarum orientalium professor  
publicus ordinarius  
Ordinis Philosophorum h. c. decanus  
viro nobilissimo et illustrissimo

FRIDERICO MISTRAL

propter linguae provincialis scientiam  
quod et thesauro copiosissimo dialectorum eius liriguae  
quae nunc sunt composito amplissimam cognitionem  
tam veteris quam recentis sermonis comprobavit  
earumque litterarum studia egregie adiuvit  
et carminibus praeclarissimis non minus propter poeti  
tam facultatem quam propter perfectam sermonis ele  
gentiam laudatis poetam omnium qui nostra aetate hoc  
sermone usi sunt longe praestantissimum se exhibuit

DOCTORIS PHILOSOPHIAE ET AA. LL. MAGISTRI

gradum jura privilegia et immunitates  
die XXX m. Maii a MDCCCLXXXIV  
honoris causa  
contulit  
idque actum esse hac tabula ordinis sigillo munita  
publice declaravit  
Halis Saxonum formis Ploetzianis.

LS.

## 1848 - Jasmin

A Maillane le 15 février 1848, Roumanille contant l'entrevue qu'il vient d'avoir avec le poète des Papillotes, Jasmin.

— A Cadedis! J'ai entendu Jasmin, cet homme du peuple. Je n'ai pu comprendre que les pièces que j'avais déjà lues, commentées, disséquées. Tout le reste pour moi c'était de l'arabe... Pour moi et pour le grand nombre. C'est égal! On applaudit à tout rompre. Jasmin a un toupet énorme... c'est dans ses attributions. Il parle au public comme il parle à sa pratique dans sa boutique d'Agen. M'est avis qu'on fait trop mousser cette savonnette-là! Jasmin est poète, oui, mais il n'y a pas de quoi dresser des piédestaux comme s'il en pleuvait. Ce monsieur a un incontestable talent, il dit admirablement ses vers. Il rit, on rit. Il pleure, on pleure. Il est plus comédien que poète. Si mes *Paquerettes* étaient déclamées avec autant d'art, autant d'âme, elles produiraient un effet prodigieux. Mais la langue de Jasmin est mal faite, elle n'est pas logique. Ce n'est là ni le doux parler d'Arles, ni celui de Maillane. Notre langue est bien plus mélodieuse. La langue de Jasmin est une dégénérescence du catalan, qui est une dégénérescence de l'espagnol, qui est une dégénérescence du latin... Les philologues parisiens, Sainte-Beuve ou Nodier, se sont trompés en jugeant Jasmin. Ils

ont cru entendre du provençal, et ils n'ont entendu qu'une mauvaise marmelade de provençal, d'espagnol et de catalan...

## 1853 - La réforme de Roumanille

1° Approprier l'orthographe provençale moderne aux modifications que le temps a fait subir à la langue: notamment, écrire les infinitifs sans r et les participes passés sans t.

2° Simplifier l'orthographe par la restauration de certaines formes usitées au Moyen Age (au, eu, ou, au lieu de aou, eau, oou) et par la suppression de nombreuses lettres inutiles (h, lettres doubles, diverses lettres étymologiques muettes etc ).

3° La compléter et la rendre plus claire par un système particulier d'accentuation.

4° Sans s'écarter trop de la prononciation courante, admettre cependant certaines graphies approximatives pour bien accuser la parenté des divers parlars (armarié pour armaie, pourtarian pour pourtaian, etc...).

Bref, remarque E. Ripert, n'écrire aucune lettre qui ne se prononçât, écrire toutes les lettres qui se prononçaient et les écrire comme elles devaient se prononcer, aider par un système d'accents le lecteur à prononcer correctement les diphtongues et à faire tomber l'accent tonique en bonne place. Tel était le système (des félibres) applicable à tous les dialectes de langue d'oc, système simple et souple à la fois, qui donnait une règle sans étouffer les libertés nécessaires à telle ou telle région.

## 1854 - Le Félibrige

- Premièrement, relever et raviver en Provence le sentiment de race que l'on voit s'annihiler sous l'éducation fausse et antinaturelle de toutes les écoles.

- Deuxièmement, provoquer cette résurrection par la restauration de la langue maternelle et historique du pays, à laquelle ces écoles font une guerre sans merci.

- Troisièmement, rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie.

## 1855 - Les pseudos

Dans les premières années de l'Armana, presque aucun félibre ne signe de son nom; la plupart ont un pseudonyme:

Mistral était le *felibre de Bello-Visto* (d'une ferme de ce nom qui lui appartenait);

Roumanille était le *felibre di Jardin* (de son père jardinier à Saint Rémy)

Aubanel, le *felibre de la Mióugrano*

Jean Brunet, le *felibre de l'Arc de Sedo* (de l'arc en ciel, par allusion à son métier de peintre)

J. Gaidan, de Nîmes, le *felibre de la Tourre Magno*

Paul Giéra, le *felibre ajougui* (enjoué)

le Drt Poussel était le *felibre dis Aglan* (des glands)

Paul Achard, archiviste de Vaucluse, le *felibre dis Encartamen* (des chartes)

J-B. Laurens, le *felibre adoulenti* (mélancolique)

D. B. Martin, le *felibre de l'Aiet* (de l'ail)

Moquin-Tandon le *felibre de Magalouna* ou *Frodol de Magalouna*

Barthélémy Chalvet, le *felibre dou Pountias* (de Pontias, vent de la vallée de Nyons)

Alphonse Tavan, le *felibre de l'Armado* (il fit la campagne de Rome, 1859) puis le *felibre di Tavan*

Marius Bourrelly, le *felibre de la Mar*  
Bonaparte Wyse le *felibre de l'Esmeraldo* (de l'émeraude, allusion à sa patrie, la verte Erin)  
Guitton-Talamel, le *felibre d'Entremount*  
Auguste Bonfilhon, le *felibre de la Queirié* (du nom d'une vieille tour située dans sa commune de St Marc.)

A propos de pseudonymes, il n'est pas inutile de faire remarquer que celui de: Lou Cascarelet qui accompagne les plus jolis contes de l'Armana, n'appartient pas comme on l'a dit souvent, à Roumanille tout seul. Mistral en a usé, ainsi que L. de Berluc-Pérussis Anselme Mathieu et Félix Gras. Depuis la mort de Roumanille, les conteurs de l'Armana en usent encore. Jusqu'en 1860 les galéjaires dues plus tard au *Cascarelet* sont signées: *Lou felibre calu*.

## 1858 - La Gazette de France

*M. Adolphe Dumas nous adresse la lettre suivante, avec prière de l'insérer:*

Monsieur,

*La Gazette de France*, depuis quelque temps, m'a recueilli chez elle comme un poète abandonné de l'Académie, et les poètes en prose m'ont tendu une main plus qu'amie, une main fraternelle parce qu'elle est véritablement chrétienne.

Permettez-moi de vous adresser des remerciements qui ne sont pas d'usage; j'ai une bonne excuse pour ne pas garder le silence obligé des poètes, c'est qu'en détournant de moi, l'attention publique, j'ai le bonheur de la reporter sur un autre et d'annoncer à mon pays une grande nouvelle pour le monde des lettres.

*La Gazette du Midi* a déjà fait connaître à *la Gazette de France* l'arrivée du jeune Mistral, le jeune poète de Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien: on me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

L'Académie Française viendra dans dix ans selon son habitude, consacrer une gloire de plus quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles, mais je veux être le premier à Paris qui aura découvert ce qu'on peut appeler dès aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et de Scipion.

On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans les mains, il a douze chants, il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane et je le contresigne de ma parole d'honneur que je n'ai jamais engagée à faux et de ma responsabilité qui n'a que l'ambition d'être juste.

En vous priant de vouloir bien annoncer le premier une œuvre catholique, comme Sainte Marthe et Sainte Madeleine de Provence, je n'entends pas juger dans une lettre un poème qui est la tradition nationale d'un peuple comme le *Roland*, et la glorification des mœurs rurales avec tous les charmes agrestes des *Géorgiques*; je prends date.

Je ne suis qu'un bon messager de la bonne nouvelle, et en vous faisant partager l'honneur que je me fais, je vous donne une juste idée de ma haute estime et de toute la reconnaissance que je vous dois.

Agréez, etc.

Adolphe DUMAS.

Paris, ce 26 août 1858

## 1858 - La Patrie

*La Patrie* (26 mars 1859), annonçant la venue prochaine à Paris de Mistral, porteur de *Mirèio* avec une traduction française publia la lettre suivante d'Adolphe Dumas:

Monsieur,

L'été dernier, j'ai annoncé à Paris et à la France des lettres que j'avais découvert dans le Midi un grand poème et un grand poète en langue provençale. J'avais dans les mains un manuscrit en douze chants intitulé *Mirèio* et signé Frédéric Mistral. Encore tout passionné de ma trouvaille, j'ai dit des choses énormes, j'ai promis un Virgile. Je pouvais me tromper; les Virgiles d'imitation et même travestis en ont trompé bien d'autres.

Cette année, j'ai le poème imprimé; je l'ai lu trois fois et j'affirme que je n'ai pas lu cinq volumes semblables, dans aucune langue. Méry dit que le poème de Mistral est un chef-d'œuvre, et Lamartine assure que mon Virgile est un Homère. Me voilà bien rassuré; je ne suis pas un menteur littéraire, ni un ami suspect, cela me suffit, mais ce n'est pas tout.

La critique est appelée à juger cette belle œuvre. En attendant qu'on fasse l'analyse du poème, voici quelques lignes du portrait de Mistral; de peur de le gêner, je transcris un fragment, de ses lettres:

*Si je n'étais chrétien, dit-il, et si je n'avais toujours devant les yeux la vie humble et stoïque de mon pauvre père, il y aurait de quoi devenir fou de joie. Mais ne craignez rien: le seul sentiment que m'inspire le bonheur inouï qui m'arrive, c'est un attendrissement profond et un besoin infini de reconnaissance envers Dieu et les hommes.*

Tel est le villageois de Maillane, et voilà comme il entend le succès qu'on lui fait en Provence, où les évêques d'Avignon et de Nîmes joignent leurs applaudissements à ceux des marins de Marseille et des paysans d'Arles.

N'est-il pas juste qu'après lui avoir donné la main, comme il me le dit dans son poème, en parlant de *Mirèio*:

*Tu que l'as dins Paris menado pèr la man!*

je lui donne de loin tous les fortifiants que j'ai dans le cœur, pour l'aider à supporter sa bonne fortune. Je vous en fais juge; cette lettre lui arrivera dans son village, et ce sera la première fois qu'on aura consolé un poète de l'excès de son bonheur.

Agréez, etc...

Paris, 14 mars 1859.

Adolphe DUMAS.

## 1858 - Lamartine et Mireille

Il y a six jours, écrit-il, que la poste du soir m'apporta un gros et fort volume intitulé *Mirèio*. Ce livre était le tribut de souvenir que le poète découvert par Adolphe Dumas m'avait promis l'été dernier. J'ouvris nonchalamment le volume; je vis des vers. J'ai l'âme peu poétique en ce moment; je lutte dans une fièvre continuelle avec une catastrophe domestique qui, si elle s'achève, entraînera malheureusement bien d'autres que moi.

Je rejetai donc le volume sur la cheminée et je me dis:

— Je n'ai pas le cœur aux vers: à un autre temps!

Cependant quand l'heure du sommeil et de l'insomnie fut venue, je pris, par distraction, le volume sur la tablette de la cheminée, et je l'emportai sous le bras dans ma chambre. Je le jetai sur mon lit, j'allumai ma lampe, et, comme je n'arrive plus jamais à quelques heures de sommeil que par la fatigue des yeux sur un livre, je rouvris le livre et je lus.

Cette nuit-là, je ne dormis pas une minute.

Je lus les douze chants d'une haleine, comme un homme essoufflé que ses jambes fatiguées emportent malgré lui d'une pierre milliaire à l'autre, qui voudrait se reposer, mais qui ne peut s'asseoir... Je lus jusqu'à l'aurore; je relus encore le lendemain et les jours suivants...

## 1859 - L'accueil de la critique à l'apparition de *Mirèio*

9 mars. Jules Canonge dans *L'Opinion du Midi*, journal de Nîmes.

Dans les humbles conditions de la vie champêtre, les vieillards de M. Mistral ont la grandeur des vieillards d'Homère; sous la royale bandelette, Nausicaa ne nous apparaît point plus ravissante que Mireille sous le simple ruban des filles de Crau; vierge chrétienne, Mireille est plus grande et plus saintement inspirée. Selon les saisons, les scènes de la vie journalière des champs en Provence sont conçues, dessinées par M. Mistral avec une vérité simple et belle, une ardeur magistrale qui, sans imitation, font rêver tantôt de la Bible, tantôt de l'Odyssée; l'esprit virgilien semble avoir dicté ce style si précis dans sa richesse. M. Mistral dessine et colore en même temps qu'il raconte, il charme et il émeut par ce que le sourire a de plus délicat, de plus exquis, par ce que la douleur a de plus profond, de plus pathétique

13 mars. J.-Baptiste Gaut, *Mémorial d'Aix*.

Cette admirable composition poétique dépasse toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir... L'idiome harmonieux du Midi... a trouvé son Virgile... La Provence tout entière revit dans les chants inspirés de Mistral, la Provence avec ses origines, ses légendes, ses traditions, sa climature, ses mœurs ses usages, son histoire son agriculture, son genre particulier son autonomie, et par-dessus tout, sa poésie originale et mélodique, tantôt pastorale, tantôt héroïque, tantôt sentimentale, tantôt sublime, limpide comme notre ciel d'azur, douce comme nos brises printanières, parfumée comme les arômes balsamiques de nos montagnes.

31 mars. L'abbé Monnier, *Revue des Bibliothèques paroissiales*, Avignon

L'amour, nous disait-on, c'est le dévouement, c'est l'holocauste des âmes... Veut-on voir jusqu'où vont ces protestations à la vie et à la mort et comme l'âme grandit dans ces sublimes dévouements? ... *Un poutoun, pièi ma mort, Mirèio!... e sian soulet!* ... Ce ne sont plus que de beaux bras, de belles épaules, de beaux seins... tout le réalisme de la chair et de ces réticences, plus perfides encore, qui bouleversent les sens en ménageant les yeux et les oreilles; veut-on venir, sous le poétique mûrier, écouter le gazouillement de ces deux licenciés rossignols, comme dirait D. Vitet?

14 avril. Paul d'Ivoi, *Le Messager de Paris*.

Voici un poème nouveau, une œuvre réellement belle, un poème où l'on trouve ce que poursuit de ses plus ardents appétits l'intelligence humaine... M. Mistral est un vrai troubadour, car troubadour veut dire trouveur.

16 avril. Armand de Pontmartin, *L'Union*.

Ce qui fait le charme et le prix inestimable de *Mirèio*, c'est la richesse, l'exactitude et la vérité des tableaux où se succèdent tous les aspects de la nature provençale, les traits de mœurs, les physionomies originales, les croyances populaires, les types gracieux ou énergiques, la poésie, en un mot, la poésie plus forte, plus vivace, plus épanouie à ce grand soleil et à ce grand air que dans les serres chaudes de notre civilisation au calorifère.

27 avril. Barbey d'Aurevilly, *Le Pays*.

[Il regrette que ce poète] dont le nom est beau comme un surnom [ne soit pas] assis sur du varech, chanteur solitaire dans la lande sauvage...

Le poète de *Mirèio* ressemble à quelque beau lutteur qui garderait, comme un jeune dieu, sur ses muscles, lustrés par la lutte, des reflets d'aurore. Depuis André Chénier, on n'a rien vu, si ce n'est les chants grecs publiés par Fauriel, d'une telle pureté de galbe antique, rien qui soit, enfin, plus gracieux et plus fort, dans le sens le plus juste de ces deux mots, qui expriment les deux grandes faces de tout art et de toute pensée. Le poète de *Mirèio* est un André Chénier gigantesque qui ne tiendrait pas dans les *quadri* où se tient le génie du premier. Il y étoufferait...

Jamais poète n'a tordu plus vigoureusement un sujet que M. Frédéric Mistral n'a tordu cette malheureuse petite donnée d'églogue dont il fait aujourd'hui, comme d'une grappe enchantée, ruisseler des beautés intarissables sous le pressoir de ses douze Chants...

... Le caractère de cette poésie divinement douce et divinement sauvage, est le caractère le plus rare, le plus tombé en désuétude dans la production de ce temps, c'est la simplicité et la grandeur.

30 avril-1<sup>er</sup> mai. Louis Rattsbonne, *Journal des Débats*.

Quel plaisir on éprouve à mordre dans un beau fruit venu en pleine terre! C'est justement celui que j'ai eu à savourer *Mirèio*, un fruit poussé à ciel ouvert dans la lande provençale Ah! comme il m'a paru contraster étrangement avec les produits échauffés, viciés et malsains venus dans les serres chaudes de notre littérature à la mode! Non, certes, je ne la jugerai pas froidement cette œuvre qui m'a donné la joie de l'admiration. Car pour être critique on n'en est pas moins homme, et je proclamerai que cette œuvre est belle quoique le poète de *Mirèio* ne soit pas un poète mort et enterré depuis longtemps, mais qu'il soit bien vivant, plein de santé et de jeunesse, à peine âgé de 28 ans...

[Ce poème n'a] qu'un défaut sensible, c'est de n'être pas un poème français.

10 mai. Hippolyte Babou, *La Revue Française*.

On avait dit que ce livre était l'œuvre d'un Homère. Votre Homère provençal, je connais son vrai nom: il s'appelle *Bitaubé*.

Note - On lit dans le *Tresor dou Felibrige* de Mistral:

I, 293 b: lou troubaire Bitaubé Paul-Jérémie . Il y a là erreur sur la personne: Paul-Jérémie de Bitaubé est né à Koenigsberg, de parents français, en 1782 et est mort à Paris en 1808; il est l'auteur de traductions de *L'Illiade* (1780) et de *L'Odyssée* (1785), d'ouvrages littéraires (*Examen de la Profession de foi du vicaire savoyard*, 1763; *De l'influence des belles lettres sur la philosophie*, 1767) et de deux poèmes (*Joseph* 1786; *Les Bataves*, 1797), dont le premier eut un grand succès; il fut membre de l'Institut en 1795.

En réalité il s'agit de Pierre de Bitaubé (1721-1783) dont nous ne savons pas grand chose, S. Palay, dans son *Dictionnaire du béarnais*, le signale comme auteur de chansons. La renommée de Bitaubé ne vaut donc pas celle d'un Despourrins (1697-1759) ou d'un Xavier Navarrot (1799-1862). H. Babou (1824-1878), critique littéraire d'origine languedocienne (il est né à Peyriac, Aude), considère Bitaubé comme un poète médiocre et sans originalité.

13 mai. Ulric Guttinguer, *La Gazette de France*.

C'est là une grande nouvelle poétique et littéraire que nous vous annonçons aujourd'hui... Il n'y avait personne peut-être d'aussi mal disposé que nous pour le patois provençau (*sic*)... Nous voici tout près du fanatisme pour ce doux, tendre et naïvement poétique parler... La *Mirèio* a fait cette conversion au patois. Son jeune auteur ne s'est décidé que cette année à nous en donner la traduction en mot à mot, tant que cela a été possible, et il a bien fait; grâce à elle, ce qui n'était qu'un succès local deviendra une gloire, un triomphe universel et le (*sic*) *Mirèio* sera traduit dans toutes les langues, nous osons le lui prédire.

5 septembre. Clément Caraguel, *L'Opinion Nationale*.

[Il faut rendre] justice pleine et entière à ce poème qui renferme des beautés de premier ordre... [Mais il est écrit dans] la langue du Midi que nous n'appelons pas un patois, pour ne choquer personne, mais seulement une langue morte. Les vieilles civilisations s'en vont emportant avec elles leur langage. Dans quelques années, les paysans de la Crau ressembleront plus ou moins aux paysans des autres provinces.

25 septembre. Charles Lenormand, *Le Correspondant*.

Jamais œuvre nouvelle ne fut accueillie par une acclamation plus retentissante. Un grand poète l'a comparée à l'Illiade et n'a réservé qu'une petite place au-dessous pour ses méditations poétiques. La presse a docilement servi ce concert de louanges. Aussi le bruit qu'on faisait autour du poème de M. Mistral nous mettait-il un peu en défiance mais nous avons tort, et la gloire avait raison

15 octobre. Saint-René Taillandier, *Revue des Deux Mondes*.

... Cette traduction, si étrange qu'elle paraisse à première vue, a été composée avec beaucoup d'art pour frapper un public de lettrés, l'étrangeté même n'y nuit pas; c'est ainsi qu'en lisant une version littérale de quelque poème allemand ou anglais, nous sommes tentés de croire que les brusqueries de la forme, les tours forcés et bizarres attestent la vigueur du texte original... Il n'écrit pas pour les pâtres, mais pour les artistes. La traduction a vivement saisi les critiques, le texte provençal n'est pas toujours compris, je ne dis pas des gens du peuple, je dis des hommes même les plus habiles à manier ce langage. Voilà pourquoi le succès de *Mirèio*, au lieu d'être signalé à Paris par la Provence, a été, non pas imposé assurément, mais recommandé à la Provence par les suffrages de Paris. N'est-ce pas le résultat contraire qu'aurait dû ambitionner le jeune poète ?

Décembre. Jules Andrieu, *La Libre Recherche*, Bruxelles.

Les vrais trésors enfouis dans nos campagnes sont des trésors de poésie A défaut du grand œuvre élevé en une seule fois, dans un seul idiome et par un seul bras, chaque province d'une physionomie distincte peut apporter son poème. La Bretagne nous avait déjà donné le sien: *Les Bretons*; la

Provence nous envoie son épopée: *Mireille*. Le poème du pays doit être écrit dans le langage du pays.

Note - Les Bretons, épopée rustique d'Auguste Brizeux (1806-1858), parue en 1848 et couronnée par l'Académie française. Brizeux avait été en rapport avec les poètes provençaux à qui il adressa un salut lors du Congrès d'Aix en 1853 (F. Mistral, *Mémoires et Récits*)

29 décembre. J.-M. Guardia, *Revue de l'Instruction Publique*.

*Mireille* [souffre d'un] vice radical... dans la conception même [car il lui manque l'unité d'action]... Ce que je crois fermement, c'est que la grande poésie est défendue à ces idiomes imparfaits ou dégénérés qu'on appelle avec grande raison des patois.

Émile Ripert (*Mireille, mes amours*, p. 73) rapporte une conversation entre Villemain et Mistral: — L'Académie ne peut rester en arrière du succès mérité que vous ont fait les journaux; elle laissera s'écouler le flot de la faveur populaire et plus tard fera au moins pour vous ce qu'elle a fait pour Jasmin. Je ferai moi-même le rapport à l'Académie. Continuez, chantez dans votre belle langue. La France est assez grande pour avoir deux littératures.

[La récompense viendra le 29 août 1861: ce fut le prix Monthyon, d'une valeur de 3 000 F.]

Note - Jacques Boé, dit Jasmin, est né à Agen en 1798 et y est mort en 1864. Fils d'un pauvre tailleur, il se forme lui-même et sa culture est essentiellement fondée sur les récits racontés aux veillées. Ouvrier coiffeur, il s'établit à son compte lors de son mariage (1818), ce qui explique le titre de son principal ouvrage, *Las Papillotos* (1835), les Papillottes, qui lui valut les éloges de Nodier et de Sainte-Beuve et la gloire parisienne: il sera reçu par Louis-Philippe, puis par Napoléon III. L'Académie Française lui accordera en 1851 un prix de 5 000 F sur la proposition de Villemain. Il fut considéré comme le type même du poète méridional; il parcourut tout le Midi, et vint même à Paris, Epernay Lyon, pour y chanter ses romances, au profit d'œuvres de bienfaisance: d'où son surnom de pèlerin de la charité Son livre aura plusieurs rééditions, revues et augmentées, en 1842, 1851, 1862. Conscient de la valeur de la langue d'oc, il la défend vigoureusement dans *l'Epitro à Moussu Sylvain Dumon* (1837). Il a eu une grande influence, bien qu'il n'ait pas fait école, et on doit le considérer comme un précurseur de la Renaissance provençale: Mistral prononcera son éloge lors de l'inauguration de la statue qu'on lui a élevée à Agen (1870). Voir G. Guillaumie, Jasmin troubadour de la charité, Bordeaux, Delmas (*Anthologie de la littérature et du folklore gascon*, n° 1, 1941).

1859. Victor Gélou, le poète marseillais (d'après Paul Rison, *La Vie et l'Œuvre de Gélou*, Avignon, Vve Roumanille, 1901, p. 54).

Dès que parut *Mirèio*, Gélou s'empressa de lire le divin poème, il ne le goûta point. A l'entendre, il n'y aurait qu'une cinquantaine de vers bien venus dans cette longue, trop longue épopée. Ce sont, dit Gélou, deux ou trois fragments des premiers chants, et l'acérbe critique leur fait grâce parce qu'ils sont vrais, qu'ils plaisent et qu'ils touchent.

La chanson de *Magali* lui paraît surfaite et il en trouve les nombreux couplets uniformes, sans franche inspiration, sans un de ces cris qui sortent des entrailles, un de ces cris comme il en échappe tant à Jasmin dans *L'Aveugle ou Marthe la Folle ou Françonneto*.

## 1896 - Gaston Paris, *Penseurs et Poètes*.

Mistral n'aurait pas été, en français, le grand poète qu'il est, parce que toute sa façon de sentir la nature et de comprendre la vie était foncièrement provençale et ne pouvait par conséquent trouver qu'en provençal sa pleine expression. Un sûr instinct lui dit que son génie était dans sa sincérité; qu'un poète provençal à Paris ne serait nécessairement qu'un amuseur et un comédien comme les autres, qu'il n'avait sa vraie force qu'en touchant sa terre natale, et qu'il devait se donner à elle tout entier, corps et âme, pour que, corps et âme, elle se livrât entièrement à lui.

## 1859 - Mr Seguin

A M. François Seguin

*Francés Seguin, moun emprimaire,  
Vous n'en fau bèn mi gramaci:  
Se lou biais de Mirèio en tóuti fai plesi,  
Segur èi gràci à vous autan coume à sa maire.  
Sa maire l'enfantè, mai voste art benesi  
Es lou rai de soulèu que la fai trehusi.*

Avignoun, lou 19 de febríe 1859

F. Mistral

## 1859 - Brinde de Reboul

Je bois à *Mireille*, le plus beau miroir où la Provence soit mirée jamais! Mistral, tu vas à Paris. Souviens-toi qu'à Paris les escaliers sont de verre. N'oublie pas ta mère! N'oublie pas que c'est dans un mas de Maillane que tu as fait *Mireille* et que c'est cela qui te fait grand! N'oublie pas que c'est un catholique de la paroisse de Saint-Paul qui a posé la couronne sur ta tête!

## 1859 Mirèio

Ce sera Mireille *Mirèio*. Parce que nulle fillette n'a jamais porté ce prénom. Il est tout neuf, comme l'héroïne. Il est pur, il n'a jamais servi. Il lui appartient, à lui, tout entier. En la baptisant ainsi, il donne vie à un être différent des autres. Elle est sa créature.

(...)

Mireille. Mais d'où sort-il ce prénom fortuné qui porte en lui sa propre poésie. Il traîne dans sa mémoire, car tout, de même il ne l'a pas inventé, il l'a entendu, ou croit l'avoir entendu jadis, au Mas, et au Mas seulement, prononcé par la tante Nanon quand elle voulait faire une bonne manière à l'une de ses filles: c'est Mireille, disait-elle, c'est la belle Mireille, Mireille mes amours...

Cette phrase, elle s'est accrochée en lui, souvenir imprécis mais tenace. Nanon n'est plus là pour le confirmer, et il n'ose demander à sa mère. Il croit à une histoire perdue, dont ne subsistent que le nom de l'héroïne et un rayon de beauté dans une brume d'amour.

*Mirèio*, en provençal ça n'existe pas. Mal prononcé, ce pourrait être la merveille. Dans l'Isère, *mirello* désigne une petite chatte. Ici, *miraia*, en parlant de la robe d'un cheval, désigne l'étoile au front, cette tache porte-bonheur. Comme les filles de Maillane dont on dit qu'elles ont cette marque ravonnante.

Mais comment ne pas entendre aussi la mire ou l'illusion, le mirage comme en Camargue, le miracle comme celui des Saintes Maries, le miroir aux alouettes et le *mirau* des cigales avec lequel elles chantent? En outre Mireille commence comme Mistral. Les deux noms riment à l'envers.

Mireille n'est qu'un prénom. Elle n'aura pas de patronyme.

## 1862 - Les premiers statuts

Mais on s'oriente malgré tout vers ce que sera un jour le Félibrige. Ses cinquante membres deviendront ses cinquante majoraux. Quant à ces cinquante mainteneurs qui étaient invités à payer 20 F pour accompagner les félibres, ils deviendront eux-mêmes des félibres mainteneurs.

Dans le statut rédigé par Mistral, le nombre des félibres était sacramentellement septénaire et fixe de telle sorte que la maison ne put s'agrandir

**Article 1.** Le Félibre a pour but de conserver à la Provence sa langue, son caractère, sa liberté d'allure, son honneur national et sa hauteur d'intelligence, car telle qu'elle est la Provence nous plait. Par Provence nous entendons le Midi de la France tout entier.

**Article 2.** Le Félibrige est gai, amical fraternel, plein de simplicité et de franchise. Son vin est la beauté, son pain est la bonté, son chemin est la vérité. Il a le soleil pour flambeau, il tire conscience de l'amour et place en Dieu son espérance.

**Article 3.** Sont admis comme félibre ou félibresses ceux qui ont marqué notoirement ; de quelque manière que ce soit leur amour pour la Provence. Les admissions se font par élection à la majorité des voix. Le Capoulier et le secrétaire sont nommés à vie.

**Article 4.** Le Félibrige comprend 7 sections et chaque section se compose de sept membres, ce qui, avec le Capoulier qui est hors de compte, fait cinquante félibres.

Les deux premières sections sont celles du Gai Savoir qui a suscité le Félibrige ce qui est juste, les 14 membres des deux premières sections sont à cause de cela, nommés *félibres cabiscols*.

La troisième est celle des écrivains qui ont étudié l'histoire de la Provence, qui découvrent les origines de notre langue, ou qui font connaître nos vieux monuments.

La quatrième est celle des peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, qui s'inspirent par dessus tout de la nature provençale ou qui enrichissent la Provence de leurs œuvres.

La cinquième ?

La sixième est celle des savants, quelle que soit leur spécialité, qui ont mis leur science au service de notre pays.

La septième est celle des amis, de toute condition ou langue, qui ouvertement, d'une façon notable et de bon cœur, donnent leur aide au Félibrige.

**Article 5.** Les Félibres, une fois par an, peuvent se réunir où il leur plaît en séance solennelle et surtout dans les villes qui les appellent. Les réunions publiques du Félibrige portent le nom de Jeux Floraux, et quand on tient conseil les voix des Félibresses sont dominantes en cas de partage.

**Article 6.** Les Jeux Floraux, toujours présidés par un Consistoire de 7 Cabiscols, décernent des récompenses, des prix et des mentions d'honneur à ceux qui ont le mieux traité les sujets félibréens.

**Article 7.** Le Félibrige a cinquante Mainteneurs qui accompagnent les cinquante félibres. Chaque mainteneur paie 20 francs par an; avec son titre, qu'il reçoit en un beau diplôme signé des cabiscols, il a le droit de prendre place aux Jeux Floraux comme membre d'honneur; il a droit aussi à toutes les publications. Cette cotisation déposée entre les mains du Trésorier sert à payer les dépenses des Jeux Floraux et les publications du Gai Savoir.

N.B. Les prétendants au titre de Mainteneurs peuvent se faire inscrire chez Roumanille, libraire à Avignon.

Ces statuts sont assez amusants. Ils sont certes ceux d'une Académie. Mais l'idée de n'exiger une cotisation que des mainteneurs pour payer les frais, est assez drôle. Ces statuts dureront néanmoins quatorze ans au cours desquels les choses auront tout le temps de changer.

Voilà donc la liste des premiers Felibres

1. Frédéric Mistral, de Maillane, Capoulier du Félibrige

### I et II

2. Joseph Roumanille, de Saint-Rémy, secrétaire du Félibrige.
3. Théodore Aubanel, d'Avignon, trésorier du Félibrige.
4. L'abbé Aubert, d'Arles, aumônier du Félibrige.
5. Jean Brunet, d'Avignon.
6. Antoine Crousillat, de Salon.
7. Rose-Anaïs Gras, de Malemort.
8. Jean-Baptiste Gaut, d'Aix.
9. L'abbé Lambert, de Marseille.
10. Jean-Baptiste Martin, d'Avignon.
11. Anselme Mathieu, de Châteauneuf-du-Pape.
12. Louis Roumieux, de Nimes.
13. Alphonse Tavan, de Châteauneuf-de-Gadagne.
14. Victor Quintius Thouron, de Toulon.
15. (il n'y a pas de 15)

### III

#### Section de l'histoire, de la linguistique et de l'archéologie

16. Paul Achard, d'Avignon.
17. Léon Alègre, de Bagnols (Gard).
18. Gabriel Azaïs, de Béziers.
19. Jules Canonge, de Nimes.

20. Jules Courtet, de L'Isle.
21. Eugène Garcin, d'Alleins.
22. Amédée Pichot, d'Arles.

#### IV

##### **Section de la musique**

23. Emile Albert, de Montpellier.
24. Marius Audran, d'Aix.
25. A. Dau, d'Avignon.
26. Félicien David, de Cadenet.
27. Jules Gaudemar, d'Avignon.
28. Bonaventure Laurens, de Carpentras.
29. François Seguin, d'Avignon.

#### V

##### **Section de la peinture, de la sculpture, de la gravure et de l'architecture**

30. Vincent Cordouan, de Toulon.
31. Estève Cournaud, de Carpentras.
32. Doze, de Nîmes.
33. Fulconis, d'Avignon.
34. Pierre Grivolos, d'Avignon.
35. Jules Salles, de Nîmes.
36. Louis Veray, de Barbentane.

#### VI

##### **Section des sciences**

37. Dr Camille Bernard, de Saignon (Vaucluse).
38. Norbert Bonafous, d'Alby (sic).
39. Comtesse Clémence de Corneillan, de Lourmarin.
40. Dr Dugas, de Saint-Gilles.
41. Moquin-Tandon, de Montpellier.
42. Charles de Ribbe, d'Aix.
43. François Vidal, d'Aix.

#### VII

##### **Section des amis**

44. Guillaume Bonaparte-Wyse, d'Irlande.
45. L'abbé Bayle, de Marseille.
46. Damase Calvet, de Catalogne.
47. Dr d'Astros, de Tourves.
48. Alphonse Daudet, de Nîmes.
49. Jean Reboul, de Nîmes.
50. Saint-René Taillandier, de Paris.

## 1862 - Mireille au théâtre

Il faut à votre public parisien un enchevêtrement de circonstances tragiques qui n'est pas et que je n'ai pas voulu mettre dans mon poème. Vouloir faire de cette œuvre le contre-pied de ce qu'elle est, c'est vouloir innocemment la tuer.

Qu'un directeur de théâtre, poète et non marchand, se fût mis dans la tête de présenter *Mirèio* à son public, telle qu'elle est, c'est-à-dire contrastant par sa simplicité biblique avec la pâture brouillée qu'on a l'habitude de lui servir, j'aurais cru à la réussite et je me serais mis à l'œuvre d'arrache-pied et de grand cœur.

Mais nous présenter à ces messieurs en suppliants, nous couper pour leur gloire, aujourd'hui un membre et demain l'autre, merci! Je reste chez moi... Croyez-m'en, on ne monte pas au ciel sans échelle. Du moment que cela ne se fait pas d'enthousiasme, il vaut mieux ne rien faire, car cela raterait...

— Laissons *Mirèio* en Provence!

## 1863 - Brinde pèr Gounod

Brinde pèr Goundo  
au festin que ié dounèron quand partiguè de Sant-Roumié

**A Marius Girard**

Messiés, vai dounc parti lou mèstre musicaire  
Qu'emé nautre un matin se venguè souleia!  
Lou valoun de Sant-Clergue es tout triste: pecaire,  
Bouscarlo emai grihet lou counsoularan gaire  
Dis acord flame-nòu qu'entendí cascaia.

En l'ounour de Gounod, ami, pourten un brinde,  
Pèr que Diéu longo-mai lou mantèngue au missau!  
Armouniousamen que chasque vèire dinde  
En l'ounour de Gounod lou musicaire linde  
Que tant liuen fai dinda li murmur prouvencau!

26 de Mai, 1863.

## 1863 - Mireille au théâtre

Il faut à votre public parisien un enchevêtrement de circonstances tragiques qui n'est pas et que je n'ai pas voulu mettre dans mon poème. Vouloir faire de cette œuvre le contre-pied de ce qu'elle est, c'est vouloir innocemment la tuer.

Qu'un directeur de théâtre, poète et non marchand, se fût mis dans la tête de présenter *Mirèio* à son public, telle qu'elle est, c'est-à-dire contrastant par sa simplicité biblique avec la pâture brouillée qu'on a l'habitude de lui servir, j'aurais cru à la réussite et je me serais mis à l'œuvre d'arrache-pied et de grand cœur.

Mais nous présenter à ces messieurs en suppliants, nous couper pour leur gloire, aujourd'hui un membre et demain l'autre, merci ! Je reste chez moi... Croyez-m'en, on ne monte pas au ciel sans échelle. Du moment que cela ne se fait pas d'enthousiasme, il vaut mieux ne rien faire, car cela raterait...

Laissons *Mirèio* en Provence!

FM  
1863

## 1868 - Paroles d'Emile Zola

Voici quels sont vos vœux, si je vous ai bien compris: vous voulez chasser la langue française de votre province: la résurrection que vous rêvez n'est pas une résurrection littéraire; vos poèmes sont une arme, vos vers doivent ramener dans chaque coin du pays l'usage de l'ancien idiome. Et quand la langue provençale régnera de nouveau, vous comptez, sans doute, demander votre autonomie, vos franchises d'autrefois. Puis, vous vous séparez de la France, de cette sœur cruelle, comme vous l'avez nommée un jour, qui a fouaillé et chargé de chaînes sa sœur cadette...

J'ai habité le Midi quinze ans. J'ai vu la Provence au tombeau, j'ai touché ce corps, il était froid et s'en allait en poussière... Aujourd'hui, ses enfants ne savent plus que balbutier sa langue. Est-ce bien sa langue que je devrais dire? Vous qui êtes d'Avignon, vous ne parlez pas l'idiome d'Aix, il y a autant de dialectes que de villages, et ces dialectes sont tellement corrompus par l'introduction continuelle de mots français que vous avez été obligé d'employer dans vos poèmes une langue de lettré, une langue reconstituée à grand' peine par votre rare érudition. Les amis que j'ai laissés chez nous m'ont écrit dans le temps qu'ils n'auraient jamais pu comprendre *Mirèio* sans la traduction dont vous avez compris la nécessité. Les paysans ne vous lisent pas et les gens de la ville ont besoin d'un dictionnaire pour vous entendre. Et vous voulez rendre à l'usage ce langage dont vous vous servez comme d'un instrument exquis, qui rend sous vos doigts savants ses mélodies dernières? Lorsque vous ne serez plus là, on jettera votre luth dans un coin.

...Rien ne reste de la vieille nation qu'un patois bâtard dont l'usage s'altère et se perd chaque jour. Pour qu'un peuple se réveille, ce peuple ne doit être qu'endormi! et vous êtes un peuple mort, une nationalité fondue à jamais dans une nationalité plus large. Vous ne ferez pas revivre votre ancien langage, parce que ce langage tenait à une civilisation disparue; il vous faudrait pouvoir ressusciter à la fois toutes les conditions d'existence et de développement qui ont failli un instant faire de l'idiome provençal une véritable langue maîtresse, et cela est aujourd'hui, historiquement et moralement, impossible. C'est le destin; vos révoltes sont vaines. Les foules se mêlent aux foules, les hommes se tendent la main, oubliant leur berceau pour former peu à peu la grande nation libre de l'avenir...

Imaginez que votre rêve se réalise demain. La Provence se sépare de la France et vit à part, ayant sa langue, ses mœurs, ses lois. La Bretagne l'imitera. Nos provinces s'en iront ainsi une par une; on tuera le travail de plusieurs siècles; on tuera la France qui sort à peine de son labeur d'unification, et qui commence à faire appel à tous ses enfants, à ceux du Nord et à ceux du Midi, pour les grouper autour du drapeau de la liberté. C'est de ce drapeau que vous devez être fier; c'est celui que vous planterez avec nous sur le monde...

J'ai feuilleté vos œuvres, poète du passé égaré dans notre siècle de science, et je n'y ai pas trouvé un seul cri d'espérance, un seul chant de joie en lace de la grande aurore qui se lève. Partout des légendes, des contes bleus, toujours le regret du temps où Berthe filait, jamais le souci de l'âge où les hommes seront libres..

Notre époque est travaillée, découragée, lugubre, dites-vous. C'est que vous ne l'avez jamais interrogée. Elle est triste, peut-être parce qu'elle est impatiente de l'avenir... Ecoutez les bruits des travailleurs infatigables... Les peuples fabriquent le lien de paix qui enveloppera la terre. Vous frissonnez, vous autres, rêveurs, vous croyez qu'un monstre horrible va sortir tout fumant des

ateliers de l'humanité. Eh! pauvres enfants, approchez et voyez le monstre: c'est une charrue, c'est un outil merveilleux de fécondation.

Poète, levez-vous. Quand vous serez sur les sommets, écoutez et regardez. L'idiome de votre pays se perd dans le chœur des langues. Les contrées s'étendent devant vous comme une seule et même patrie. A cette heure blanche de l'aube, vous voyez votre berceau s'agrandir. La Provence devient la France. La France devient le monde. Vous êtes un fils de l'humanité. Les foules sous vos yeux obéissent à la grande poussée du progrès: elles vont à la science, à la paix, à l'unité. Le bruit grêle de vos tambourins disparaît dans la prière universelle et il n'y a plus qu'une farandole, la farandole i des hommes frères. Que chacun donne la main à son voisin, et que la ronde tourne, tourne autour de la terre.

Voilà ce qu'écrivait Zola.

## 1869 - Daudet, Lettres de mon moulin,

### Le poète Mistral

Dimanche dernier, en me levant, j'ai cru me réveiller rue du Faubourg Montmartre. Il pleuvait, le ciel était gris, le moulin triste. J'ai eu peur de passer chez moi cette froide journée de pluie, et tout de suite l'envie m'est venue d'aller me réchauffer un brin auprès de Frédéric Mistral, ce grand poète qui vit à trois lieues de mes pins, dans son petit village de Maillane.

Sitôt pensé, sitôt parti; une trique en bois de myrte, mon Montaigne, une couverture, et en route!

Personne aux champs... Notre belle Provence catholique laisse la terre se reposer le dimanche... Les chiens seuls au logis, les fermes closes... De loin en loin, une charrette de routier avec sa bâche ruisselante, une vieille encapuchonnée dans sa mante feuille-morte, des mules en tenue de gala, housse de sparterie bleue et blanche, pompon rouge, grelots d'argent - emportant au petit trot toute une carriole de gens de *mas* qui vont à la messe; puis, là-bas, à travers la brume, une barque sur la *roubine* et un pêcheur debout qui lance son épervier... Pas moyen de lire en route ce jour-là. La pluie tombait par torrents, et la tramontane vous la jetait à pleins seaux dans la figure... Je fis le chemin tout d'une haleine, et enfin, après trois heures de marche, j'aperçus devant moi les petits bois de cyprès au milieu desquels le pays de Maillane s'abrite de peur du vent.

Pas un chat dans les rues du village, tout le monde était à la grand-messe. Quand je passai devant l'église, le serpent ronflait, et je vis les cierges reluire à travers les vitres de couleur.

Le logis du poète est à l'extrémité du pays; c'est la dernière maison à main gauche, sur la route de Saint-Rémy - une maisonnette à un étage, avec un jardin devant... J'entre doucement... Personne! La porte du salon est fermée, mais j'entends derrière quelqu'un qui marche et qui parle à haute voix... Ce pas et cette voix me sont bien connus... Je m'arrête un moment dans le petit couloir peint à la chaux, la main sur le bouton de la porte, très ému. Le cœur me bat.

Il est là. Il travaille... Faut-il attendre que la strophe soit finie?... Ma foi! tant pis, entrons.

Ah! Parisiens, lorsque le poète de Maillane est venu chez vous montrer Paris à sa Mireille, et que vous l'avez vu dans vos salons, ce Chactas en habit de ville, avec un col droit et un grand chapeau qui le gênait autant que sa gloire, vous avez cru que c'était là Mistral... Non, ce n'était pas lui. Il n'y a qu'un Mistral au monde, celui que j'ai surpris dimanche dernier dans son village, le chaperon de feutre sur l'oreille, sans gilet, en jaquette, sa rouge taillole catalane autour des reins, l'œil allumé, le feu de l'inspiration aux pommettes, superbe, avec un bon sourire, élégant comme un pâtre grec, et marchant à grands pas, les mains dans ses poches, en faisant des vers...

- Comment! c'est toi! cria Mistral en me sautant au cou; la bonne idée que tu as eue de venir!... Tout juste aujourd'hui, c'est la fête de Maillane. Nous avons la musique d'Avignon, les taureaux, la procession, la farandole, ce sera magnifique... La mère va rentrer de la messe; nous déjeunons, et puis, zou! nous allons voir danser les jolies filles...

Pendant qu'il me parlait, je regardais avec émotion ce petit salon à tapisserie claire, que je n'avais pas vu depuis si longtemps, et où j'ai passé déjà de si belles heures. Rien n'était changé. Toujours le canapé à carreaux jaunes, les deux fauteuils de paille, la Vénus sans bras et la Vénus d'Arles sur la cheminée, le portrait du poète par Hébert, sa photographie par Etienne Carjat, et, dans un coin, près de la fenêtre, le bureau - un pauvre petit bureau de receveur d'enregistrement, tout chargé de vieux bouquins et de dictionnaires. Au milieu de ce bureau, j'aperçus un gros cahier ouvert... C'était *Calendal*, le nouveau poème de Frédéric Mistral, qui doit paraître à la fin de cette année, le jour de Noël. Ce poème, Mistral y travaille depuis sept ans, et voilà près de six mois qu'il en a écrit le dernier vers; pourtant, il n'ose s'en séparer encore. Vous comprenez, on a toujours une strophe à polir, une rime plus sonore à trouver...

Mistral a beau écrire en provençal, il travaille ses vers comme si tout le monde devait les lire dans la langue et lui tenir compte de ses efforts de bon ouvrier... Oh! le brave poète, et que c'est bien Mistral dont Montaigne aurait pu dire:

— Souviens-vous de celui à qui, comme on demandait à quoy faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de guère de gens.

— J'en ay assez de peu, répondit-il. J'en ay assez d'un. J'en ay assez de pas un.

Je tenais le cahier de *Calendal* entre mes mains, et je le feuilletais, plein d'émotion... Tout à coup une musique de fifres et de tambourins éclate dans la rue, devant la fenêtre, et voilà mon Mistral qui court à l'armoire, en tire des verres, des bouteilles, traîne la table au milieu du salon, et ouvre la porte aux musiciens en me disant:

— Ne ris pas... Ils viennent me donner l'aubade... je suis conseiller municipal.

La petite pièce se remplit de monde. On pose les tambourins sur les chaises, la vieille bannière dans un coin; et le vin cuit circule. Puis quand on a vidé quelques bouteilles à la santé de Frédéric, qu'on a causé gravement de la fête, si la farandole sera aussi belle que l'an dernier, si les taureaux se comporteront bien, les musiciens se retirent et vont donner l'aubade chez les autres conseillers. A ce moment, la mère de Mistral arrive.

En un tour de main la table est dressée: un beau linge blanc et deux couverts. Je connais les usages de la maison; je sais que lorsque Mistral a du monde, sa mère ne se met pas à table... La pauvre vieille femme ne connaît que son provençal et se sentirait mal à l'aise pour causer avec des Français... D'ailleurs, on a besoin d'elle à la cuisine.

Dieu! le joli repas que j'ai fait ce matin-là: un morceau de chevreau rôti, du fromage de montagne, de la confiture de moût, des figues, des raisins muscat. Le tout arrosé de ce bon Châteauneuf-du-Pape qui a une si belle couleur rose dans les verres...

Au dessert, je vais chercher le cahier du poème, et je l'apporte sur la table devant Mistral.

— Nous avons dit que nous sortirions, fait le poète en souriant.

— Non! non!... *Calendal! Calendal!*

Mistral se résigne, et de sa voix musicale et douce, en battant la mesure de ses vers avec la main, il entame le premier chant:

*D'une fille folle d'amour, présent que j'ai dit la triste aventure,  
Je chanterai, si Dieu veut, un enfant de Cassis,  
Un pauvre petit pêcheur d'anchois...*

Au-dehors, les cloches sonnaient les vêpres, les pétards éclataient sur la place, les fifres passaient et repassaient dans les rues avec les tambourins. Les taureaux de Camargue, qu'on menait courir, mugissaient.

Moi, les coudes sur la nappe, des larmes dans les yeux, j'écoutais l'histoire du petit pêcheur provençal.

Calendal n'était qu'un pêcheur; l'amour en fait un héros... Pour gagner le cœur de sa mie, la belle Estérelle, il entreprend des choses miraculeuses, et les douze travaux d'Hercule ne sont rien à côté des siens.

Une fois, s'étant mis en tête d'être riche, il a inventé de formidables engins de pêche, et ramène au port tout le poisson de la mer. Une autre fois, c'est un terrible bandit des gorges d'Ollioules, le

comte Séveran, qu'il va relancer jusque dans son aire, parmi ses coupe-jarrets et ses concubines... Quel rude gars que ce petit Calendal! Un jour, à la Sainte-Baume, il rencontre deux partis de compagnons venus là pour vider leur querelle à grands coups de compas sur la tombe de maître Jacques, un Provençal qui a fait la charpente du temple de Salomon, s'il vous plaît. Calendal se jette au milieu de la tuerie, et apaise les compagnons en leur parlant...

Des entreprises surhumaines!... Il y avait là-haut, dans les rochers de Lure, une forêt de cèdres inaccessibles, où jamais bûcheron n'osa monter. Calendal y va, lui. Il s'y installe tout seul pendant trente jours. Pendant trente jours, on entend le bruit de sa hache qui sonne en s'enfonçant dans les troncs. La forêt crie; l'un après l'autre, les vieux arbres gênants tombent et roulent au fond des abîmes, et quand Calendal redescend, il ne reste plus un cèdre sur la montagne.

Enfin, en récompense de tant d'exploits, le pêcheur d'anchois obtient l'amour d'Estérelle, et il est nommé consul par les habitants de Cassis. Voilà l'histoire de Calendal... Mais qu'importe Calendal? Ce qu'il y a avant tout dans le poème, c'est la Provence, la Provence de la mer, la Provence de la montagne, avec son histoire, ses mœurs, ses légendes, ses paysages, tout un peuple naïf et libre qui a trouvé son grand poète avant de mourir... Et maintenant, tracez des chemins de fer, plantez des poteaux à télégraphe, chassez la langue provençale des écoles! La Provence vivra éternellement dans *Mireille* et dans *Calendal*.

- Assez de poésie! dit Mistral en fermant son cahier. Il faut aller voir la fête."

Nous sortîmes; tout le village était dans les rues; un grand coup de bise avait balayé le ciel, et le ciel reluisait joyeusement sur les toits rouges mouillés de pluie. Nous arrivâmes à temps pour voir rentrer la procession. Ce fut pendant une heure un interminable défilé de pénitents en cagoule, pénitents blancs, pénitents bleus, pénitents gris, confréries de filles voilées, bannières roses à fleurs d'or, grands saints de bois dédorés, portés à quatre épaules, saintes de faïence coloriées comme des idoles avec de gros bouquets à la main, chapes, ostensoirs, dais de velours vert, crucifix encadrés de soie blanche, tout cela ondulant au vent dans la lumière des cierges et du soleil, au milieu des psaumes, des litanies, et des cloches qui sonnaient à toute volée.

La procession finie, les saints remisés dans leurs chapelles, nous allâmes voir les taureaux, puis les jeux sur l'aire, les luttes d'hommes, les trois sauts, l'étrangle-chat, le jeu de l'outre, et tout le joli train des fêtes de Provence... La nuit tombait quand nous rentrâmes à Maillane. Sur la place, devant le petit café où Mistral va faire, le soir, sa partie avec son ami Zidore, on avait allumé un grand feu de joie... La farandole s'organisait. Des lanternes de papier découpé s'allumaient partout dans l'ombre; la jeunesse prenait place; et bientôt, sur un appel de tambourins, commença autour de la flamme une ronde folle, bruyante, qui devait durer toute la nuit.

Après souper, trop las pour courir encore, nous montâmes dans la chambre de Mistral. C'est une modeste chambre de paysan, avec deux grands lits. Les murs n'ont pas de papier; les solives du plafond se voient... Il y a quatre ans, lorsque l'Académie donna à l'auteur de *Mireille* le prix de trois mille francs, Mme Mistral eut une idée.

— Si nous faisons tapisser et plafonner ta chambre? dit-elle à son fils.

— Non! non! répondit Mistral... Ça, c'est l'argent des poètes, on n'y touche pas.

Et la chambre est restée toute nue; mais tant que l'argent des poètes a duré, ceux qui ont frappé chez Mistral ont toujours trouvé sa bourse ouverte...

J'avais emporté le cahier de Calendal dans la chambre et je voulus m'en faire lire encore un passage avant de m'endormir. Mistral choisit l'épisode des faïences. Le voici en quelques mots:

C'est dans un grand repas je ne sais où. On apporte sur la table un magnifique service en faïence de Moustiers. Au fond de chaque assiette, dessiné en bleu dans l'émail, il y a un sujet provençal; toute l'histoire du pays tient là-dedans. Aussi il faut voir avec quel amour sont décrites ces belles faïences; une strophe pour chaque assiette, autant de petits poèmes d'un travail naïf et savant, achevés comme un tableautin de Théocrite. Tandis que Mistral me disait ses vers dans cette belle langue provençale, plus qu'aux trois quarts latine, que les reines ont parlée autrefois et que maintenant nos pâtres seuls comprennent, j'admirais cet homme au-dedans de moi, et, songeant à l'état de ruine où il a trouvé sa langue maternelle et ce qu'il en a fait, je me figurais un de ces vieux palais des princes des Baux comme on en voit dans les Alpilles: plus de toits, plus de balustres aux perrons, plus de vitraux aux fenêtres, le trèfle des ogives cassé, le blason des portes mangé de mousse, des poules picorant dans la cour d'honneur, des porcs vautrés sous les fines colonnettes des

galeries, l'âne broutant dans la chapelle où l'herbe pousse, des pigeons venant boire aux grands bénitiers remplis d'eau de pluie, et enfin, parmi ces décombres, deux ou trois familles de paysans qui se sont bâti des huttes dans les flancs du vieux palais.

Puis, voilà qu'un beau jour le fils d'un de ces paysans s'éprend de ces grandes ruines et s'indigne de les voir ainsi profanées; vite, vite, il chasse le bétail hors de la cour d'honneur; et, les fées lui venant en aide, à lui tout seul il reconstruit le grand escalier, remet des boiseries aux murs, des vitraux aux fenêtres, relève les tours, redore la salle du trône, et met sur pied le vaste palais d'autre temps, où logèrent des papes et des impératrices.

Ce palais restauré, c'est la langue provençale.

Ce fils de paysan, c'est Mistral.

## 1869 - Les enfants naturels

La comédienne Andréa Ferréol descendante de Mistral?

**L'histoire** (Un parfum du Sud, Antonini, 1996)

Félicie Athénaïs Ferréol était placée chez François Mistral. Le jeune Frédéric n'est pas indifférent, mais son père lui dit *qu'on n'épouse pas la bonne...* Le 29 juillet 1859, naît Marius Antoine à Maillane. Marius sera aidé dans ses études par Mistral, et il deviendra directeur général des écoles d'Aix.

L'histoire n'est pas crédible: il est né en juillet 1859, donc conçu en octobre 1858. François Mistral était déjà mort (1855) et n'a pas pu empêché le mariage...

Luc Antonini

BP 13

13240 Septèmes les Vallons.

----

1869, René Jouveau, Histoire du Félibrige, 1854-1876 :

...Il traverse d'ailleurs une période curieuse. Il vient d'avoir une petite fille qui, née avant terme, n'a pas vécu, ce qui n'empêche pas Mistral par ailleurs de faire des projets de mariage avec une belle jeune fille de 19 ans, admiratrice de Mireille et qui a 500,000 francs de dot. Mais les parent voudraient un million.

(Entre le 12 septembre et le 1<sup>er</sup> octobre 1869)

## 1870 - En l'ounour de Jaussemin

Eloge prounoucia davans lis Agenés, lou jour qu'inagurèron l'estatuo d'aquéu pouèto.

**A la memòri d'Adrian Donnodevie**

*Pèr la nacioun, e pèr li fraire  
Que rèston à l'oustau e que menon l'aire,  
E parlon voulountous la lengo dóu terraire,*

*Es un triouñfle aqeste jour.  
Vaqui perqué, iéu de Prouvènço,  
Vène di Prouvençau paga la redevènço  
Au grand troubaire dóu Miejour.*

*E tout d'abord, à la Gascougno  
Que, fasènt soun devé sèns crento ni vergougno,  
Mantèn sa vièio lengo e pèr elo temougno,  
Salut emé li bras dubert!  
Mau-grat lou flot que vèn la batre,  
Dóu brès de Jansemin au païs d'Enri Quatre  
Vosto noublesso noun se perd.*

*Oh! gramaci, raço valènto!  
Blesi, despersouna pèr la toueso insoulènto  
De Paris, e nega dins la foulo doulènto,  
Vous cridavian: — Ajudas-nous!  
E, de Bourdèus fin qu'à Marsiho,  
Agèn nous a larga tau flum de pouèsio  
Que n'en sian tóuti luminous.*

*Cantant l'amour mies qu'uno femo,  
E boulegant dóu cor li plus dous terro-tremo,  
Avèn vist Jansemin nous tira li lagremo...  
Mai l'amavian, sabès perqué?  
Coume Pindare de sa Tèbo,  
Éu nous parlavo, fièr, d'Agèn, de Bilo-nèbo,  
D'Auch, e dóu maine d'Estanquet.*

*Ardènt, lusènt, e populàri,  
Demandant soulamen la glòri pèr salàri,  
Disié: — Mous Soubenis, Lous Frais bessous, Alàri,  
L'Abuglo de Castèl-Culié;  
E, pietadouso vo risènto,  
Sa voues, dins Françouneto o Maltro l'innoucènto,  
Fasié di cor ço que voulié.*

*Pièi, se quauque marchand d'endormo  
Ié venié, pèr coumplaire à la modo uniforme:  
— Pouèto, à l'ouro d'uei ta noto es descounformo;  
Pouèto, gascounes pas mai!  
Es lou Prougrès que lou coumando...  
— La pichouno patriò es bièn abans la grando.  
Respoundié, Francimand? jamai!*

*E 'n pelerin de Coumpoustello  
Anavo degrunant soun capelet d'estello,  
Pèr li paure e pèr Diéu dounant à canestello;  
E lou païs reviscoula  
Bevié l'ounour à soun calice;  
E Paris, e lou rèi, e tóuti, pèr delice.  
Voulien ausi noste parla.*

*Dis àuti cimo que soun vostro,  
Dóu front di Pirenèu, tout ço que l'iue nous mostro,  
Catalan o Gascoun, entènd la lengo nostro:  
Eh bèn! d'amount, à plen camin,  
Iéu, vese un pople brun se mòure...  
E di viéu, e di mort, li courouno van plòure  
Sus lou brounze de Jansemin.*

*Car nòsti mort, e nòsti paire,  
E nòsti dre sacra de pople e de troubaire  
Que trepejavo, aièr, lou pèd de l'usurpaire.  
E que bramavon, óutraja  
Revivon aro dins la glòri!  
Aro, entre si dos mar, la lengo d'O fai flòri...  
O Jansemin, nous as venja!*

Agen, 12 de mai, 1870.

## 1870 - Lou saume de la penitènci

Lou saume de la penitènci

*A la memòri de moun car ami Jùli Fourrèu boutanisto liounés,  
tua au coumbat de Nuits, à l'age de 26 an.*

### I

Segnour, à la fin ta coulèro  
Largo si tron  
Sus nòsti front;  
E dins la niue nosto galèro  
Pico d'à pro  
Contro li ro.

Segnour, au fèrri di barbare  
Nous fas chapla  
Coume un bèu blad;  
E noun n'i'a ges que nous apare,  
Di galapian  
Qu'aparavian!

Segnour, nous gibles coume un vege.  
E roumpes vuei  
Tout noste ourguei;  
E i'a plus res que nous enveja,  
Nàutri qu'aièr  
Fasian li fièr!

Segneur, en guerro em' en discòrdi  
Se derouïs  
Noste païs;  
E, sènso ta misericòrdi,  
Se manjaran  
Pichoun e grand.

Segneur, terrible nous endorses;  
Dins un varai  
Que fai esfrai  
Nous despoutèntes, e nous forces  
A counfessa  
Lou mau passa.

## II

Segneur, di lèi e draio antico  
Avian quita  
L'austerita;  
Vertu, coustumo doumestico  
Avian deli  
E demouli.

Segneur, dounant marrit eisèmple  
E renegant  
Coume pagan,  
Avian un jour barra ti tèmple,  
E nous sian ris  
De toun sant Crist.

Segneur, avèn, leissant à rèire  
Ti sacramen  
E mandamen,  
Avèn, brutau, plus vougu crèire.  
Qu'à l'interès  
E qu'au Prougrès!

Segneur avèn, dins lou cèu vaste,  
Nebla toun lum  
De noste fum;  
E de si paire nus e caste  
Vuei lis enfant  
Van se trufant.

Segneur, avèn boufa ta Biblo  
Emé lou vènt  
Di faus savènt;  
E, nous dreissant tau que de piblo,  
Nous sian, catiéu,  
Declara diéu!

Segneur, avèn quita la rego,  
Mes tout respèt

Souto li pèd;  
E dóu vinas que nous empego  
Embrutissèn  
Lis innoucènt.

### III

Segnour, sian tis enfant proudigue;  
Mai nàutri sian  
Ti vièi crestian:  
Que ta justico nous castigue,  
Mai au trespas  
Nous laisses pas!

Segnour, au noum de tant de brave  
Que soun parti  
Sènso menti,  
E valerous, doucile e grave,  
Soun pièi tounba  
Dins li coumbat;

Segnour, au noum de tant de maire  
Que pèr si fiéu  
Van prega Diéu,  
Que, ni l'an que vèn, pecaire!  
Nimai l'autre an,  
Li reveiran.

Segnour, au noum de tant de femo  
Qu'an au teté  
Un enfantet,  
E que, paurasso! de lagremo  
Bagnon lou sòu  
E soun linçòu;

Segnour, au noum de la pauriho,  
Au noum di fort,  
Au noum di mort  
Qu'auran peri pèr la patrio,  
Pèr soun devé  
E pèr sa fe!

Segnour, pèr tant de revirado,  
Pèr tant de plour  
E de doulour;  
Pèr tant de vilo desoundrado,  
Pèr tant de sang  
Valènt o sant!

Segnour, pèr tant de maluranço,  
De chaplamen,  
De brulamen;

Pèr tant de dòu sus nosto Franço,  
Pèr tant d'afront  
Sus noste front,

#### IV

Segnour, desarmo ta justico!  
Regardo un pau  
Pereiçavau:  
E 'scouto enfin la cridadisso  
Di matrassa  
E di blessa!

Segnour, se la Ciéuta rebello,  
Que nous regis  
E nous cougis,  
A fa versa toun archimbello  
En rebecant  
E te negant,

Segnour, espargno la Prouvenco,  
Car s'a fali,  
Es pèr óublit!  
Voulèn lava nòstis óufènso  
En regretant  
Lou mau d'antan.

Segnour, voulèn deveni d'ome;  
En liberta  
Pos nous bouta!  
Sian fiéu de Roumo e gentilome,  
E marchan dre  
Dins noste endré.

Segnour, dóu mau sian pas l'encauso:  
Mando eicabas  
Un rai de pas!  
Segnour, ajudo nosto causo,  
E reviéuren,  
E t'amaren.

Nouvèmbe 1870.

## 1871 - Marseille

Mistral, cite l'exemple de Marseille:

A Marseille, depuis deux ans, on fait élection sur élection. Le peuple, maître absolu, a pris sur le tas et choisi à *la tasto* les plus présentables, les plus ardents, les plus prometteurs et les plus râleurs, soit dans le conseil, soit à la préfecture, les chéris de la foule, avec les pleins pouvoirs, se sont mis à

l'œuvre. Eh bien, qu'en est-il advenu? Malheureusement, vous le savez: jamais la ville de Marseille n'a été aussi malmenée comme depuis deux ans: sans parler du reste, les balles, les boulets, les obus, la mitraille ont plu dans ses rues comme grêle d'enfer; cette préfecture neuve qui nous coûtait les yeux de la tête, a été crevée à grands coups de canon, le sang des citoyens a coulé sur les pavés; les forts, le Château d'If ont refusé des prisonniers... Et puis, finalement, la satiété est venue, et aux dernières élections au Conseil Général, sur les 70.000 électeurs marseillais, 40.000 se sont abstenus. Et l'on parle de liberté et l'on parle des Droits de l'Homme!

Mais ce qu'il y a de pire et de grave c'est que le bruit de nos malheurs nous empêche d'entendre la plainte des provinces qui gémissent, hélas, sous le talon de l'étranger et qu'au lieu d'aviver notre sainte rancune contre l'ennemi prussien, nous travaillons au contraire à nous haïr les uns les autres comme des dénaturés.

## LA GAZETTE DU GOURGUILLON LITTÉRAIRE & SATIRIQUE

Bureau central de vente & d'abonnements  
8 rue Saint Dominique à LYON

Numéro 60 - 2ème année

Samedi 26 juillet 1874

---

### COMPTE-RENDU HUMORISTIQUE DU CENTENAIRE DE PÉTRARQUE

Mon Cher Directeur,

La première journée s'est passée en chemin de fer et en pataches. On est parti noirs, on est revenus blancs de poussière. On est partis à jeun, et on est revenus avec des discours pour tout potage.

Au banquet, on avait sur les tables des verres de Champagne, et on a apporté des toasts avec de l'eau. Quant au Champagne, absence complète.

C'était trop cher.

C'était si bien organisé qu'on a pris les délégués des Sociétés Savantes et les journalistes (ces derniers surtout) pour des gens qui ont l'habitude de partir sans payer.

Le Maire de Vaucluse recevait à la porte du festin les cent sous des *avale-tout-cru* qui ressemblaient à des ventres creux.

Je ne donne pas le menu qui ferait pâmer de rire Casati et Maderin. (1)

Tous les campagnards accouraient sur les routes pour voir passer les savants et les écrivassiers parisiens. Rien d'amusant que de se mêler à la foule.

Les femmes criaient:

— C'est ça des savants? Oh! qu'ils sont laids! C'est ça des journalistes? Ils vont à la Fontaine de Vaucluse et ils ont déjà bu! Des savants, ça? Ils ne feraient jamais pousser une racine de garance dans la poche de leurs pantalons.

Des savants, ça! Ils ne savent peut-être pas jouer au piquet.

On est allé en bande comme les canards visiter la Fontaine de Vaucluse.

Elle ressemble au grand trou qui est en ce moment au milieu de la construction du théâtre des Célestins (2), et la Sorgue m'a rappelé la Grande Côte (3) un jour de pluie diluvienne.

Le soir tout le monde était un peu pompette, aussi les pompiers d'Avignon, casques en tête vinrent-ils recevoir tous les savants avec la pompe due à leur science.

Le dimanche seconde journée. Arles s'était transportée comme par enchantement, dans les rues d'Avignon en train de plaisir.

Les amateurs d'arlésiennes avaient de quoi choisir; remarque générale: pas une jolie. Elles sentaient mauvais du cou; elles étaient maigres, jaunes, les plus vieilles étaient les plus décolletées; la race dégénère; ce n'est plus le type renommé des descendantes des romaines. À leurs figures abâtardies, rechignées, on dirait plutôt qu'elles descendent de la Croix Rousse (4).

Le matin, messe basse chantée en musique. Il y avait cinq sapeurs autour de l'autel avec leur hache: c'est tout ce que j'ai pu voir.

Je recommande aux curés de Lyon le Suisse de la métropole; il porte des figures de géométrie sur son chapeau et son baudrier.

Depuis trois heures jusqu'à neuf heures, on s'est occupé de changer et de faire sécher ses chemises; pour passer le temps on faisait du blanchissage en chambre; chaleur suffocante!

Les Lyonnais, peu habitués à cette température, étaient assis à la porte des cafés la bouche grande ouverte; les garçons n'abondaient à leur ingurgiter des bocks, des mazagrans, des grogs, etc. Tout cela ne faisait que traverser.

À trois heures, la cavalcade... J'ai vu des Chevaliers de Malte qui fumaient la cigarette. Je recommande cet anachronisme à la Société d'Histoire et de Géographie.

Pétrarque, assis sur son char dont les chevaux étaient conduits par des artilleurs, ne songeait qu'à Laure Geat (5).

On quêta pour les pauvres, triste recette. Les curieux gardaient leurs bourses pour la soif.

Le soir, danses échevelées... Un quadrille de six cents mètres! Oh! Alcazar lyonnais (6), tu es démodé, on peut maintenant te démolir.

Lundi, dernier jour. Concours de musique. Je n'ai entendu que la grosse caisse; par une habitude involontaire j'ai cherché Mangin (7) puisqu'il n'y avait point de Bellecour.

Promenade des orphéons. Les cafés sont dévalisés. Les rafraîchissements vont manquer. L'incendie éclate dans les gosiers. Tout le monde court aux pompes.

À deux heures, distribution des prix, médailles, branches d'olivier, églantine.

On a prononcé dix discours, six en français, deux en provençal, un en italien, un en espagnol, et les assistants faisaient passer la même phrase: qu'est-ce qu'ils disent? Et on applaudissait pour leur faire plaisir.

À cinq heures tout était fini et bien fini pour nous.

On s'est bien donné rendez-vous au prochain centenaire. C'est un rendez-vous de Gascon.

Nos petits enfants le célébreront peut-être; mais du train où vont les choses, ils préféreront célébrer celui de Marat.

Pardonnez, cher directeur, le décousu de ces notes écrites un peu partout, en chemin e fer, au café, sur la coiffe de mon chapeau, et sur le bout de mes ongles.

Docteur SPARADRAH

Notes explicatives de C. Tourniaire, de l'Escolo de la Sedo:

- GOURGUILLON: cette montée à Lyon, voie en pente forte est antique. Elle relie les églises de Saint Georges et Saint Just au voisinage de Fourvière. Origine probable du nom: gurgulio = gorge. On y a découvert plusieurs mosaïques romaines. C'est dans ce quartier qu'une muraille s'écroula en 1305 sur le cortège du nouveau Pape Clément V (le premier pape d'Avignon), tuant douze personnes dont le duc Jean de Bretagne mais épargnant le roi Philippe IV le Bel.

1 – Casati & Maderin: restaurateurs réputés à Lyon. La Maison Casati existe encore.

2 – Célestins: place de l'ancien couvent où s'élève une salle de théâtre importante (comédie, etc...

3 – 4 – Grande Côte, rue très pentue de la colline de la Croix Rousse, quartier des tisseurs de soieries.

5 – Laure Geat: (mauvais) jeu de mots pour rappeler la boisson populaire l'orgeat en vogue dans le Midi.

6 – Alcazar, salle de spectacles où se donnaient également des bals. N'existe plus.

7 – Mangin, Directeur du Conservatoire de Musique de Lyon à cette époque.

## 1874 - Le Félibrige - Statut

Le Statut du Félibrige, résumé, comme vous le savez, par ces deux articles:

Art. 1. Le Félibrige est établi pour garder le plus longtemps possible à la Provence sa langue, sa couleur, sa libre façon d'être, son honneur national et son beau rang dans l'ordre de l'intelligence.

Art. 2. Le Félibrige est gai, amical, fraternel, plein de simplicité et de franchise. Son vin est la beauté, son pain est la bonté et son chemin la vérité. Il a le soleil pour flambeau, il tire sa science de l'amour et met en Dieu son espérance.

## 1875 - Attachement à la patrie

Pèr ama la Franço noun èro pas necite de parla francihot. Car, que l'on s'apelèsse lou Chivalié d'Assas o lou Tambour d'Arcole, quand falié parti, l'on partié, e quand falié mouri, l'on mourié... Lou grand patriotisme nais de l'estacamen que l'on a pèr soun endré, pèr si coustumo, pèr sa famiho, e li meiour sódard, cresès-lou, soun pas aquéli que canton e que bramon après avé begu, es aquéli que plouron en quittant soun oustau...

## 1875 - La Crous de Prouvènço

Pèr la crous de Prouvènço

A Glàudi Jannet

Plus aut que lou Mount e que lou Delubre,  
Vegues longo-mai, Crous di Prouvencau,

Lis ome en dessouto e Diéu en dessubre  
Mòure à toun entour l'ordre universau!

Aubouro ti bras, Crous de ma patriò  
E mete à la sousto aquest terradou  
Ounte sant Lazare e li tres Mario  
Venguèron planta toun bos sauvadou!

Dóu mounde catiéu se l'endourmitòri  
Dins l'oumbro eilavau nous meno au degai,  
Treluse eilamount, signau de Vitòri,  
Pèr que noun toumben dins lou Garagai!

## 1876 - Lou Felibrige - Statuts

L'article premier indique le but de l'association: Le Félibrige est établi pour grouper et encourager tous ceux qui, par leurs œuvres, conservent la langue du pays d'oc, ainsi que les savants et les artistes qui étudient et travaillent dans l'intérêt de ce pays.

Art. 2. Sont interdites dans les réunions félibréennes les discussions politiques ou religieuses

Art. 4. Les félibres se divisent en félibres majoraux et félibres mainteneurs; ils se relient par les groupements des Maintenances qui correspondent chacune à un grand dialecte d'oc. Les Maintenances se divisent en Écoles.

Art. 5. Les félibres majoraux sont choisis parmi ceux qui ont le plus contribué à la renaissance du Gai Savoir. Ils sont au nombre de cinquante, et leur réunion porte le nom de Consistoire félibréen

Art. 6 et 7. Les majoraux sont nommés par le Consistoire. Les nouveaux élus sont reçus à la fête de Sainte Estelle. Un membre du Consistoire souhaite la bienvenue au récipiendaire qui prononce l'éloge de son prédécesseur

Art. 8. Le bureau du Consistoire est ainsi composé:

- 1) un Capoulié, président et administrateur;
- 2) des Assesseurs, un par Maintenance, remplaçant le Capoulié empêché
- 3) des Syndics, un par Maintenance. Chaque syndic a l'administration de sa Maintenance
- 4) Un Chancelier, secrétaire et trésorier, remplacé au besoin par un Vice-chancelier

Art. 15. Le Bureau est élu pour trois ans

Art. 16. Dans les félibrées, le Capoulié porte une étoile d'or à sept rayons et les majoraux une cigale d'or

Art. 17. Les félibres mainteneurs sont en nombre illimité

Art. 20. Ils portent dans les félibrées une pervenche d'argent.

Art. 28. Un Ecole est la réunion des félibres d'une même région. elle a pour objet l'émulation, l'enseignement des uns aux autres et la collaboration à des travaux communs. C'est la Maintenance qui crée les Ecoles sur la demande de sept félibres habitant le même centre.

Art. 29 et 30. Les règlements des Ecoles sont faits par elles-mêmes à, pourvu qu'ils soient conformes à l'esprit félibréen.

Art. 32. Tous les sept ans, le Félibrige tient une assemblée plénière où sont distribuées les récompenses des grands Jeux Floraux.

Art. 33. Chaque année, pour le 21 mai, jour de Sainte Estelle, le félibrige se réunit en assemblée générale dans une ville désignée par le bureau du Consistoire

Art. 34. En outre, le Consistoire tient une séance particulière la veille du jour de Sainte Estelle

Art. 35. Chaque Maintenance doit se réunir une fois par an dans une ville de son ressort.

Art. 46. Aux grands Jeux Floraux septennaires, le lauréat choisit lui-même la Reine et celle-ci lui pose sur la tête la couronne d'olivier en argent, maîtrise en gai savoir.

Art. 48. Le Consistoire du Félibrige peut accorder le titre de associé (sòci) aux personnes qui, étrangères au pays, ont bien mérité du Félibrige.

## **1879 - Réponses à propos du discours sur Jasmin**

*L'Evènement du 27 février 1879,*

*Le XIXème siècle du 28 février 1879*

*Le Voltaire du 1er mars 1879*

Le Petit Parisien nous raconte qu'un individu du nom de Mistral, qui se donne le titre de félibre et qui fait des vers en patois, vient de donner une nouvelle preuve de la haine profonde qu'il nourrit contre la France. Ce renégat, qu'on aurait dû cravacher comme un drôle, a osé rappeler les paroles suivantes, qu'il prononça, il y a quelque temps sur le monument de Jasmin:

- La petite patrie vient avant la grande: être français? Jamais!

Ce grotesque et odieux personnage, qui est, croyons-nous, chevalier de la Légion d'honneur, n'a donc trouvé personne pour lui arracher ce ruban rouge pour lequel tant de braves soldats se font tuer?

*Le Griffon vert*

7 mars 1879

Monsieur le Directeur,

Un anonyme furieux vient de lancer contre moi dans votre journal une calomnie infâme. Les paroles que ces messieurs me prêtent ne m'appartiennent pas. Ce sont deux vers du poète Jacques Jasmin, qui ont été odieusement dénaturés par un faussaire.

Dans une épître à l'ancien ministre Dumon, Jasmin dit en effet:

- Maintenant pour moi la petite patrie est bien avant la grande... Le peuple, fidèle à sa mère, sera gascon toujours et *franciman* jamais.

Or, tout le monde sait, dans le Midi, que *franciman* ne veut pas dire *français*, mais bien homme du Nord qui ne parle pas la langue d'Oc.

Invité, il y a dix ans, à assister à l'inauguration de la statue de Jasmin, je rappelai ces vers du grand poète agenais dans une pièce de circonstance; mais les cent mille patriotes qui m'applaudirent là ne se doutaient guère que cette pièce me vaudrait quelque jour les avanies atroces imprimées par votre journal.

Il est triste, monsieur, quand on a consacré toute sa vie à des travaux patriotiques, quand on a fait pour la France *le Tambour d'Arcole* et *Mireille*, de se voir outragé et voué à la haine comme un ennemi public. On a beau vivre dans la retraite, cacher sa vie et taire ses chants, il y a toujours des gens qu'on néglige sans le vouloir.

F. Mistral  
2 mars 1879:

Cette accusation devait être reprise par le *Frondeur (Paris)* du 9 mars 1879, dont le rédacteur en chef était Léo Taxil.

## 1884 - Le Prix Vitet

### Académie Française

Séance du 3 Juin 1884

*Monsieur Pailleron, directeur, donne la parole à Monsieur Legouvé pour le rapport du prix Vitet.*

*L'Académie se rappelle les termes si simples et si larges de la fondation Vitet. Ce prix doit être décerné dans l'intérêt des lettres.*

Votre Commission n'a pas cru pouvoir mieux répondre aux caractères de cette fondation et aux intentions du fondateur qu'en vous proposant de partager cette récompense entre le plus célèbre représentant du génie méridional et un des types les plus brillants de l'esprit parisien, à M. F. Mistral et à M. G. Droz.

Il y a vingt-cinq ans, M. Mistral arrivait à Paris, précédé du succès de son poème de *Mireille*. Quelques années plus tard, il publiait son poème de *Calendau*, aujourd'hui il nous revient avec son poème de *Nerto*.

Mistral, il y a vingt-cinq ans, était une célébrité, aujourd'hui c'est une gloire.

La place qu'il occupe en Provence est considérable; son rôle exceptionnel, ses vers n'ont pas seulement les lettrés pour lecteurs: le peuple les connaît, les récite; il n'y a pas de belles têtes rurales, de grandes réunions populaires, sans que la poésie de Mistral n'en fasse partie, et cette poésie n'entretient les milliers de paysans qui l'écoutent que des vertus antiques, de l'amour de la famille, de l'amour de Dieu, des richesses de leur merveilleuse force; ses vers sont pleins de soleil comme la Provence même.

Ce qui fait l'originalité du génie de Mistral, c'est qu'il est l'image de son pays tout entier, passé et présent, nature et histoire, idiome et tradition.

Retiré toute l'année dans son domaine de Maillane, son temps s'y passe à faire des vers, à faire valoir ses terres, et à achever son grand Dictionnaire de la langue provençale :... toujours son pays !

De là le grand charme de *Nerto*! On y voyage en pleine Provence, Provence actuelle et Provence du Moyen Age.

Les descriptions champêtres de Mistral ne sont pas faites dans son cabinet de travail, sa vie ressemble, comme ses poèmes, à un chant des Géorgiques. Il fait penser à Virgile.

Un mot encore sur Nerto. Le lendemain de sa publication, un de nos plus célèbres compositeurs, M. Massenet, demande à Mistral de faire un opéra de son poème. Ce n'est pas un médiocre honneur pour un poète, que de tenter un musicien. Il faut que l'œuvre poétique contienne un fonds réel d'invention, une part d'originalité créatrice, puisque tout ce qui n'est que style et forme disparaît dans la musique, et Mistral a droit d'être fier d'avoir inspiré Gounod et Massenet.

Mon devoir de rapporteur m'oblige à mentionner deux objections faites dans la Commission même: Nerto, a-t-on dit, est sans doute une œuvre remarquable, mais elle échappe à nos récompenses, par cela seul que l'objet spécial de l'Académie est la conservation de la langue française, et que Nerto n'est pas écrit en français. Soit! mais ce n'est pas moins un poème français, il ne fait pas moins partie des richesses littéraires de la France et l'Académie elle-même a reconnu sienne, et réclamé comme sienne toute œuvre née du génie français, le jour où elle a couronné Mireille et les Papillottes de Jasmin.

La seconde objection est plus grave: le Provençal n'est pas une langue, c'est un patois. A quoi on a répondu: — Non! c'est une langue d'ancêtre, la langue d'oc et la langue d'oïl sont deux sœurs; et si la seconde a eu l'honneur de devenir l'idiome national, la première a brillé pendant plusieurs siècles d'un éclat incomparable; elle a inspiré des chefs-d'œuvre immortels, et un de nos anciens Secrétaires perpétuels, M. Raynouard, lui a consacré des travaux qui restent encore son plus sûr titre d'honneur.

D'ailleurs, Nerto se rattache encore à l'Académie par un lien plus étroit. Chaque année, nous décernons un prix de traduction et chaque année, ce concours donne lieu aux plus intéressantes discussions sur la façon dont il faut traduire les poètes. En principe, nous sommes tous d'accord sur le meilleur système de traduction; mais dans la pratique, dans l'application, il y a des questions de mesure, de goût, qui soulèvent les opinions les plus opposées. La traduction d'Homère par M. Leconte de Lisle donna lieu à un long débat: les uns la repoussaient comme barbare, les autres trouvaient dans la littéralité étroite des qualités d'énergie, de relief, de couleur, qui rendaient seules le génie d'Homère.

Mistral, aujourd'hui, tranche la question. En face du texte provençal, il a mis le texte français. Il a montré comment il faut traduire les poètes, en se traduisant lui-même, sans violenter la langue, sans dénaturer la syntaxe, au prix d'un peu d'étrangeté et de quelques néologismes qui seront demain des termes courants; il a fait passer dans notre délicate langue du Nord tout l'éclat, toute la richesse, tout le mouvement, toute la verve du génie méridional. La traduction est une leçon de traduction dont profiteront les écrivains qui traduiront et les académiciens qui les jugent.

Je pourrais ajouter que la comparaison entre le texte provençal et le texte français donne lieu à une foule d'observations philologiques et grammaticales qui rentrent directement dans nos travaux; mais la Provence est trop brillamment représentée à l'Académie, pour que je m'aventure à parler de son génie et de sa langue, là où elle a pour la défendre un érudit comme M. Boissier, un orateur comme M. Ollivier, et un auteur dramatique comme M. Sardou; j'aime mieux terminer ce rapport par un fait qui suffirait à expliquer notre sympathie pour Mistral, s'il n'y avait pas déjà tant d'autres titres.

Il y a quelques jours, on a célébré à Sceaux le quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France. Ce grand événement national s'est accompli, il y a quatre siècles dans des circonstances particulièrement émouvantes. Nos autres provinces, la Bretagne, la Normandie, la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, ont été ou conquises, ou acquises à prix d'argent, ou cédées par traité ou obtenues par mariage. Seule, la Provence est venue à nous librement de son propre choix! Il y a quatre siècles, après l'extinction de ses dynasties royales, elle s'est offerte à la France spontanément, par amour; elle a contracté avec la France un mariage d'inclination.

Hé bien, c'est pour renouveler cette alliance, au nom de la Provence actuelle, que Mistral est venu à Paris!

En réponse à d'injustes reproches de séparatisme, il a raconté éloquemment et scellé solennellement ce vieux pacte de famille; il a célébré dans ses deux langues l'union de ses deux mères, et montre comment l'on peut aimer d'un même cœur la petite patrie et la grande. Votre

Commission a pensé que l'Académie aurait bonne grâce à signer, elle aussi, à ce contrat de mariage, en honorant dans Mistral le plus illustre fils de cette province, si noblement acquise et non perdue.

E. Legouvé.

## 1885 - Le TDF

- 1) Tous les mots usités dans le Midi de la France, avec leur signification française, les acceptions au propre et au figuré, les augmentatifs et diminutifs, et un grand nombre d'exemples et de citations d'auteurs.
- 2) Les variétés dialectales et archaïques à côté de chaque mot, avec les similaires dans les diverses langues romanes.
- 3) Les radicaux, les formes bas-latines et les étymologies
- 4) La synonymie de tous les mots dans leurs divers sens
- 5) Le tableau comparatif des verbes auxiliaires dans les principaux dialectes
- 6) Les paradigmes de beaucoup de verbes réguliers, la conjugaison des verbes irréguliers et les emplois grammaticaux de chaque vocable.
- 7) Les expressions techniques de l'agriculture, de la marine et de tous les arts et métiers.
- 8) Les termes populaires de l'histoire naturelle avec leur traduction scientifique.
- 9) La nomenclature géographique des villes, villages, quartiers, rivières et montagnes du Midi, avec les diverses formes anciennes et modernes.
- 10) Les dénominations et sobriquets particuliers aux habitants de chaque localité
- 11) Les noms propres historiques et les noms de famille méridionaux
- 12) La collection complète des proverbes, dictons, énigmes, idiotismes, locutions et formules populaires.
- 13) Des explications sur les coutumes, usages, mœurs, institutions, traditions et croyances des provinces méridionales.
- 14) Des notions biographiques, bibliographiques et historiques sur la plupart des célébrités, des livres ou des faits appartenant au Midi.

L'intention patriotique est ici évidente.

## 1892 - Les premiers Jeux Floraux

Grands Jeux Floraux Septenaires

**1878**

**Célébrés à Montpellier, lors de ce qu'on a appelé les Fêtes Latines.**

Poète-Lauréat

J. Marti y Floguear, majoral catalan.

Reine du Félibrige

Madame Frédéric Mistral, proclamée par M. Albert de Quintana, représentant le poète lauréat empêché.

(On ne décerna pas d'autres grands prix. )

## 1885 Célébrés à Hyères

Poète lauréat	Mlle Alexandrine Brémond aujourd'hui Mme Joseph Gautier.
Lauréat de la prose	M Charles Senès dit la Sinso.
Reine du Félibrige Mlle Alexandrine Brémond.	Mlle Thérèse Roumanille, aujourd'hui Mme Boissière proclamée par
Propagande étrangère :	M. Paul Mariéton

## 1892 Célébrés aux Baux

Poète lauréat	M. Marius André.
Lauréat de la prose	M. Baptiste Bonnet.
Reine du Félibrige	Mlle Marie Girard, aujourd'hui Mme Joachim Gasquet.
Propagande étrangère :	plusieurs <i>ajudaires</i> étrangers.

## 1892 - La politique de FM

Il faut donc admettre, poursuit Mistral, dans le Félibrige, un classement analogue à celui des assemblées populaires, une droite, une gauche, une extrême droite et une extrême gauche, ces dénominations signifiant ici le contraire de ce qui s'entend par elles en politique.

- A la droite félibréenne: les félibres timorés que l'habitude conserve partisans de la centralisation
- A l'extrême droite, quelques autoritaires et conservateurs fougueux du morcellement départemental
- Au centre droit, les félibres bons vivants et sceptiques qui, contents de boire à la coupe, laissent volontiers l'eau courir
- Le centre gauche comprendrait les félibres opportunistes partisans en idée de la décentralisation, mais qui comptent sur le temps et *sus li bon vers que fan... pèr amadura li nespo* (les nèfles).
- A la gauche prendraient place les patriotes sourcilleux, les terriens entêtés qui formulent leur point de vue dans cet axiome: qui tient sa langue, etc.
- Enfin, l'extrême gauche qui se recrute à foison dans la jeunesse généreuse, ferait flotter sur le vingtième siècle le drapeau étoilé de la Fédération

Et Mistral de conclure:

- Voilà, autant qu'on en puisse juger, l'état actuel de nos forces. Pourtant, il ne faudrait pas, par impatience folle, renier les services, si petits soient-ils, rendus par telle ou telle catégorie. Pour faire un monde, il faut de tout. Et surtout, n'oublions pas, les enfants, que Rome ne s'est pas faite en un jour, et que pour ouvrir les portes, l'huile est le meilleur des serruriers.

**CIEL d'Oc – Novembre 2015**